



# Petit Courrier des Dames,

*Journal des Modes.*

## MODES.

On porte beaucoup d'étoffes de soie brochées pour robes habillées. Le chaly est devenu robe de soirée par la richesse de ses nouveaux dessins et les broderies dont on l'orne; ceux fond blanc sont très-élégans. Une robe de ce genre sortie des magasins de *la Belle Anglaise*, rue de la Paix, a causé une admiration générale dans le salon où elle a paru; elle était fond blanc et avait au-dessus de l'ourlet une guirlande-jardinière brodée en soie et représentant toutes les plus jolies fleurs d'un parterre; l'éclat des nuances et la grâce du mélange en avaient fait un véritable bijou.

— Dans ces mêmes magasins nous avons vu des toilettes charmantes soit en lingerie, en soie brodée, ou autres nouvelles étoffes. Des redingotes

semi-habillées, en chaly, y sont charmantes de coupes et de nuances. Une, entre autres, en chaly blanc, entourée d'une guirlande de fleurs lilas et vertes, ayant un corsage décolleté entouré d'un petit schall qui retombait gracieusement sur la taille, était remarquable de fraîcheur et de goût; les manches formaient double berret en haut et amadis en bas; le jupon ouvert devait laisser voir le jupon de dessous brodé en échelle sur le devant; le corsage formait cœur par-devant, dos plat et uni par-derrière.

— C'est à la *Belle Anglaise* aussi que l'on continue à apercevoir mille choses gracieuses en canezouts, fichus, bonnets, et toutes fantaisies qui appartiennent aux négligés des femmes; et l'on sait de quelle recherche sont susceptibles les négligés des Parisiennes.

— Le trousseau qui vient d'être fait pour le mariage de M<sup>lle</sup> de Cri..., est admirable en profusion et en choix. Trois salons étaient remplis de tout ce qui composait ce brillant inventaire: velours, cachemires, blondes, bijoux; on sait à peu près de quoi se composent les plus beaux trousseaux. Aujourd'hui on y ajoute jusqu'à des pantoufles; et l'on s'étonnait que celles mises dans la corbeille de M<sup>lle</sup> de Cri... pouvaient coûter trois cents francs, jusqu'à ce que l'on vît que la petite rosette qui les ornait était fixée au milieu par un rubis. Les pantoufles étaient en petits points fond blanc, à dessins tures; élégance devenue tout-à-fait orientale.

— Sur des robes en moire ou satin, de couleur mauve, grenat, feuille d'acanthé, etc., des femmes très-élégantes portent des canezouts en blonde noire. Cette toilette est de très-bon goût et sied parfaitement. Elle deviendra une mode trop générale pour que nous n'indiquions pas les magasins de M. Violard (rue Choiseul, n° 2 bis), où se trouve le plus complet assortiment de ces canezouts de tous genres.



## Lady Fitz-Gerald.

UNE femme dont le nom se rattache à-la-fois à d'intéressans souvenirs et à de graves événemens contemporains, lady Fitz-Gerald, l'élève chérie que M<sup>me</sup> de Genlis a célébrée et calomniée tour-à-tour sous le nom de Paméla, vient de mourir à Paris dans un état voisin de l'indigence.

Qu'il nous soit permis de jeter un rapide regard sur cette vie si pleine d'épisodes aventureux, d'émotions romanesques ; les amis que laisse Paméla applaudiront à ce dernier tribut payé à sa mémoire, tout en appréciant la réserve que de hautes convenances nous forcent à garder sur quelques parties de sa touchante histoire.

On n'a jamais bien connu le mystère de sa naissance, et de diverses versions qui circulèrent dans le monde et à la cour à l'époque où ses grâces et sa beauté commencèrent à attirer l'attention sur elle, nous ne rapporterons que celle accréditée par M<sup>me</sup> de Genlis elle-même, bien que, plus que personne peut-être, l'institutrice de Paméla fût intéressée à voiler la vérité.

Chargée vers l'année 1782, par le duc d'Orléans, de l'éducation de ses enfans, sous le titre singulier de *gouverneur*, M<sup>me</sup> de Genlis avait résolu d'imiter l'excellente coutume pratiquée dès-lors dans les pays étrangers, d'enseigner, par l'usage, les langues vivantes à ses jeunes élèves. Elle avait placé près d'eux des domestiques et des femmes de chambre anglais et italiens ; elle imagina de plus d'élever avec eux une jeune Anglaise à peu près de leur âge. Le duc de Chartres était alors en correspondance avec un certain M. Forth ; il le chargea de trouver et de faire passer en France une jolie enfant de cinq à six ans ; bientôt M. Forth s'acquitta de sa commission : il envoya par son valet de chambre, Saint-Denis, un cheval avec l'enfant, et en donna avis en ces termes à M. le duc de Chartres.

« J'ai l'honneur d'envoyer à V. A. S. la plus jolie jument et la plus »  
» jolie petite fille de l'Angleterre. »

C'était Pamela. Son arrivée au Palais-Royal donna lieu aux plus bizarres conjectures ; bien des gens assurèrent que l'Anglaise présentée par Saint-Denis pourrait sans scrupule se passer des formalités de la naturalisation. Quoiqu'il en soit, elle fut installée au couvent de Belle-Chasse, et élevée avec les princes et les princesses comme une compagne, comme une amie ; elle eut les mêmes maîtres, elle obtint les mêmes soins, prit part aux mêmes jeux ; et son étonnante ressemblance avec les enfans du duc l'aurait, sans son accent étranger, fait prendre pour leur sœur. Bientôt Pamela, heureusement douée de la nature, eut autant de talens que de grâces et de beauté. Voici le portrait que trace d'elle M<sup>me</sup> de Genlis : « Pamela avait une figure ravissante ; la candeur et la sensibilité formaient son caractère ; elle était spirituelle de sentiment ; elle disait des mots charmans et qui toujours venaient du cœur. J'étais attachée à elle avec passion..... »

Tandis que Pamela et les jeunes princesses poursuivaient dans la paisible retraite de Belle-Chasse le cours de leurs jeux et de leurs travaux, la révolution avait éclaté. Le duc d'Orléans et ses deux fils les ducs de Chartres et de Montpensier en avaient chaudement embrassé les principes. M<sup>me</sup> de Genlis était alors admiratrice de la constitution ; Pamela partageait son enthousiasme pour la liberté ; chaque dimanche Belle-Chasse réunissait les députés marquans de l'assemblée. Barrère, Pétion, David étaient assidus à ces soirées, où l'on discutait mûrement les importantes questions du jour. Dès cette époque on accusait le duc d'Orléans de vouloir se former un parti et attirer à lui les novateurs ; et c'est à ces réunions, où les hauts intérêts de la politique se traitaient en présence de jeunes filles ravissantes de candeur et de beauté, que Camille Desmoulins faisait allusion en s'écriant : « Vous qui trouvez les vertus civiques si faciles, avez-vous donc été exposés à Pamela ? »

Pamela cependant venait d'atteindre à peine sa quinzième année. Tous nos hommes illustres étaient à ses pieds. Le duc d'Orléans, qui se réservait de s'occuper plus tard de sa fortune, voulut lui donner dès lors un gage de satisfaction pour ses rapides progrès ; il chargea son notaire de lui constituer une rente de quinze cents livres. Le notaire déclara que l'orpheline ne pouvait recevoir la rente qu'autant qu'elle aurait un tuteur : « Eh bien ! répondit le duc, elle en choisira un elle-même ; il vient assez de députés à Belle-Chasse. »

Le dimanche suivant la réponse du duc fut rapportée à Pamela au

# Modes de Paris.



*Petit Courrier des Dames*  
 Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra  
 Chapeau Bibi en satin orné de Plumes. Robe en Cachemirienne  
 brodée. Boa et Manchon en Martre.

— 100000 —

— 100000 —

— 100000 —

— 100000 —

moment où le cercle était réuni : « Je n'ai pas à réfléchir long-tems , dit-elle , si le citoyen Barrère le veut bien , c'est lui que je choisis pour tuteur. » Barrère accepta avec plus de politesse que d'empressement. et bientôt la formalité du contrat fut accomplie. Bien souvent depuis , Barrère fut appelé l'heureux tuteur de Paméla.

Alors l'assemblée constituante avait terminé ses glorieux travaux. M<sup>me</sup> de Genlis résolut d'entreprendre un voyage en Angleterre ; elle y conduisait M<sup>lle</sup> d'Orléans et Paméla. Deux députés , Pétion et Voidel , l'accompagnèrent. C'est là que lord Fitz-Gerald vit Paméla. L'éclat de sa beauté, les grâces de son esprit, la franche expression de ses sentimens de patriotisme firent une vive impression sur le jeune pair irlandais , et lorsque l'institutrice, effrayée de la tournure que prenaient les affaires en France, se retira avec ses deux élèves à Tournay , où le séjour de Dumouriez et du duc de Chartres leur assurait un asile sûr , Fitz-Gerald n'hésita pas à les suivre. Bientôt il demanda la main de Paméla , et la pauvre orpheline fut unie au premier pair de l'Irlande.

Cette union ne devait pas être heureuse. Fitz-Gerald, animé du plus pur patriotisme, voyait avec horreur le joug pesant sous lequel Pitt courbait sa patrie ; le ministre, de son côté, n'était pas sans inquiétude sur les projets de ce jeune et ardent tory : résolu de s'en défaire à tout prix , il l'impliqua dans une prétendue conspiration ; l'infortuné Fitz-Gerald, lâchement livré à l'Angleterre par les Hambourgeois, condamné par les juges de Pitt , fut décapité à Dublin.

Là ne pouvait pas s'arrêter la vengeance d'un ministre tel que Pitt. Lady Fitz-Gerald avait voulu accompagner son mari devant ses juges ; poursuivie, ruinée, elle ne dut alors son salut qu'à l'appui du prince Estherazy, qui la fit cacher à fond de cale de son paquebot, et la reconduisit jusqu'à Hambourg.

Depuis lors, la vie de Paméla ne fut plus qu'un long tissu d'infortunes. Mariée à un négociant nommé Pitcairn , elle divorça pour reprendre le nom de Fitz-Gerald, qu'elle n'eût jamais dû quitter, car elle l'avait porté dignement. En 1812, elle revint à Paris, et demeura d'abord dans la maison de l'Abbaye-aux-Bois, puis chez un ancien ami, M. Auber, père de notre célèbre compositeur. Mais tout pour elle était changé dans cette capitale. M<sup>me</sup> de Genlis elle-même ne lui faisait qu'un froid accueil ; elle se retira à Montauban , où elle vécut long-tems ignorée. La révolution de juillet 1830, et l'avènement au trône de l'ancien compagnon de sa jeunesse, de son frère d'éducation, lui avaient sans doute

inspiré quelque projet, ou donné quelque espérance : elle vint à Paris, et se logea à l'hôtel du Danube, rue de la Sourdière. Elle paraissait jouir de la plus parfaite santé; ses traits, malgré une légère empreinte de tristesse, avaient conservé leur belle et régulière expression. Tout-à-coup, elle s'est trouvée saisie d'un mal déchirant, et a expiré dans les convulsions après trois jours de cruelles douleurs.

Tous ceux qui l'ont connue accorderont un touchant regret à sa mémoire. M<sup>me</sup> Adélaïde, l'ancienne amie de son enfance, a envoyé chaque jour s'informer d'elle durant sa trop courte maladie. Lady Fitz-Gerald laisse deux enfans : un fils qui attend l'époque de sa majorité pour rentrer dans les biens et le rang de lord Fitz-Gerald son père, et une fille unie depuis deux ans à une des premières familles de l'Irlande.

Une ancienne amie, dirons-nous une proche parente, M<sup>me</sup> D....., lui a fermé les yeux après lui avoir prodigué, pendant sa maladie, les soins les plus touchans. Grâce à M<sup>me</sup> la comtesse de V....., les honneurs funèbres lui ont été rendus avec décence; d'autres s'étaient empressés d'oublier les liens que la mort venait de rompre. Une quinzaine d'anciens amis, parmi lesquels on remarquait M. le duc de Talleyrand, ont accompagné la dépouille mortelle de lady Fitz-Gerald au champ du repos.

(LE TEMPS.)

---

## ALBUM.

— Le Grand-Opéra a décidément le monopole du succès. C'est toujours la même foule s'empressant pour entendre Nourrit et M<sup>me</sup> Damoreau-Cinti, et le même ravissement à la vue de l'aérienne Taglioni.

— Les autres théâtres ont offert plusieurs nouveautés, mais aucune n'a marqué par un succès brillant. — Au Palais-Royal c'est *Scaramouche*, ou *l'Origine des Clari*. Le fond du sujet est connu depuis trop long-tems pour recevoir un attrait suffisant par quelques couplets d'un tour nouveau et heureux. — Aux Nouveautés, *les Sybarites* et *les Deux Divorces*, ont produit une faible sensation, quoique la première pièce ait présenté plusieurs morceaux de musique délicieux et parfaitement chantés. — Au Vaudeville, *le Baron d'Hilburghausen* a été trouvé une farce insi-

pide. — Enfin la *Vieillesse de Stanislas*, à la Porte-Saint-Martin, est peut-être, de cette nomenclature d'ouvrages éphémères, celui qui mérite le plus d'éloges. Potier s'y montre digne de son ancienne réputation ; et M<sup>me</sup> Adolphe, faisant l'exercice aussi bien qu'aucun des *trois cents gardes nationaux* qui viennent de recevoir la croix pour prix de leur zèle militaire, a enlevé tous les applaudissemens.

PETITS SAVOYARDS A LONDRES. — Ces petits étrangers affluent chaque année dans la capitale de la Grande-Bretagne : des maisons entières, dans des rues étroites, leur sont consacrées. Les propriétaires les entassent huit ou neuf dans un lit ou plutôt sur une litière. Le matin on leur donne une gamelle de soupe, et on les envoie, avec des objets de curiosité, pour toute la journée dans les rues.

Voici le tarif du prix qu'on exige d'eux pour le loyer de ces objets : un porc-épic et un orgue, 4 schell. par jour ; un singe, 2 sch. ; un singe habillé en uniforme, 3 sch. ; une boîte avec une souris blanche, 1 sch.  $\frac{1}{2}$  ; une tortue, *idem* ; un chien et un singe, 3 sch. ; chiens dansant au nombre de quatre, y compris tambour, fifre, etc., 5 sch. ; orgue avec figure qui walsent, 3 sch.  $\frac{1}{2}$  par jour. Quelques-uns de ces enfans gagnent 6 à 7 sch. et même davantage.

—Après les annonces, les éloges et les comptes rendus dans tous les journaux sur le nouvel ouvrage qui vient de paraître sous le titre *les Papillotes*\*, il ne nous reste qu'un hommage de plus à ajouter à ce succès qui, tout de grâce et de légèreté, explique l'idée de son titre, et pourrait flatter un auteur moins modeste. Cette collection de petits tableaux de mœurs et de pensées gracieuses, de satires délicates et de douces rêveries, forme une mosaïque piquante, où chacun reconnaîtra avec plaisir la case qui convient à son esprit ou à son âme. Il a fallu les tourmentes des salons, les inspirations de la solitude, les débats de la politique, et les souvenirs de l'amour, pour créer cet assemblage de variétés, de goûts, de sentimens. Le plus difficile dans cette bizarre lecture, serait d'y définir le véritable mérite de l'auteur, car ses compositions frappent sur des genres trop divers pour apprécier lequel serait le plus réellement son élément. Sans pouvoir donc présager ni ce qu'il est, ni ce qu'il sera, nous dirons, avec le public littéraire, que *les Papillotes* sont une de ces jolies distractions que l'on met sur le coin

\* 1 volume in-8°. Prix : 7 fr., chez Hippolyte SOUVERAIN, éditeur, et M<sup>me</sup> Charles BÉCHET, quai des Augustins, n° 57.

d'une cheminée, qu'on lit avec plaisir dans l'intervalle de toutes ces petites circonstances qui font la vie, et que l'on reprend toujours avec intérêt dans ces momens de loisir ou d'attente, où l'imagination demande quelque agréable impression.

— Un nouveau soi-disant Louis XVII, après avoir été tour-à-tour dragon, prince, maçon et garçon de salle à Bicêtre, vient enfin d'obtenir à Pontarlier les honneurs d'une condamnation. Interrogé sur la question de savoir s'il n'avait rien à ajouter à sa défense, et s'il voulait un délai pour établir qu'il avait une profession et un domicile, il a répondu que, tout cela étant inutile pour faire triompher la *cause royale*, il n'avait plus rien à dire. Bien déterminée à rester roi de France et non pas maçon, *sa majesté* a été condamnée à quatre mois d'emprisonnement, comme atteinte et convaincue de vagabondage, et elle est retournée fumer sa pipe avec ses compagnons d'infortune.

---

— LE TRÉSOR DU COMTE DE SAINT-GERMAIN, pour conserver les cheveux et les empêcher de blanchir, est une des plus riches conquêtes de la toilette, dont les suffrages du public ont constaté les plus étonnans succès. C'est un des secrets du fameux comte de Saint-Germain, alchimiste si renommé de la cour de Louis XV. Des Mémoires du tems (*V. M<sup>me</sup> Campan*) citent plusieurs femmes célèbres par leur esprit et leurs beaux cheveux, qui se servaient de cette liqueur, dont l'usage fortifie aussi les nerfs et maintient le cerveau et l'esprit dispos. Elle rafraîchit et nourrit tellement les cheveux qu'elle en arrête la chute : elles les fait croître, les empêche de blanchir, conserve leur couleur primitive, leur donne de l'éclat et les fait bien boucler. L'usage journalier du Trésor du comte de Saint-Germain, est un puissant préservatif contre l'air contagieux.

Cette liqueur huileuse se vend par petites bouteilles de 3 fr. 75 cent. au seul dépôt chez M. Debierne, à la *Mère de Famille*, rue du Helder, n° 1. On fait des envois dans les départemens et à l'étranger, les demandes franco. Pour éviter les contrefaçons, un Prospectus accompagne chaque bouteille, dont l'étiquette porte les lettres initiales du propriétaire, H. F. R.

---

*A ce Numéro est jointe la planche 848.*

---

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

*Prix de la Souscription*, pour un trimestre: Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50.

— Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

---

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.